

NAME/NOM/APPELLIDO/ФАМИЛИЯ

Pelletier

FORENAME(S)/PRENOM(S)/NOMBRE(S)/ИМЯ

Yves P

NATIONALITY/NATIONALITE/NACIONALIDAD/ПОДДА

Débousolé

ПОДПИСЬ



v1b éditeur

AND DATE/LIEU ET DATE/LU

Pelletier

Yves P

Débousolé

v1b éditeur

Cinquante litres

Pour moi c'est sûr, elle est d'ailleurs

PIERRE BACHELET

Laval, avril 1981

Je suis dans ma cellule, ma chambre d'ado attardé. Cette maison est une prison dont je vais bientôt m'évader.

Aux murs, un patchwork d'affiches. Il y en a pour tous les goûts, mais principalement pour le mauvais. Kate Jackson, de *Charlie's Angels*, voisine Miou-Miou. Peter Gabriel, coiffé de son chapeau de chauve-souris, s'allie à Bilbo le hobbit pour affronter Darth Vader et le Capitaine Kébec.

La table à dessin, la bibliothèque, la chaise bean bag et les caisses de son 50 watts RMS sont encombrées de livres, de crayons, de cahiers de croquis, de bobines Super 8. Étudiant en Communications à l'UQAM, je me considère comme un cinéaste et un bédéiste en herbe. Ou en champignons.

À vingt ans, j'ai déjà accumulé tout un cabinet de curiosités; des cossins et des documents qui sont pour moi de la plus haute importance. Dans un coin, une montagne de boîtes mal empilées en témoigne. À mon

retour (j'en ignore la date exacte, j'ai un billet ouvert), ce trésor sera transporté dans mon premier appartement. Bientôt, je serai libre de mener ma vie comme je l'entends. J'entends vivre librement.

Sur mon lit simple, j'ai déposé le sac à dos beige de 50 litres dans lequel j'introduis méthodiquement mes 60 litres de bagages. Cinquante litres, ça correspond aussi à ma carcasse. Six pieds, cent livres, dont dix de cheveux bouclés, tombant de chaque côté de mon visage poupin. Sur ma photo de passeport, une étrange houppe se dresse au sommet de mon front. On dirait Tintin avec des oreilles de lévrier afghan.

Quelques mois plus tôt, sous l'influence des champignons hallucinogènes, j'ai voulu m'émanciper de ma condition d'imberbe. M'inspirant de la coiffure baroque de Peter Gabriel en 1973, je me suis rasé le haut du front pour connaître la sensation d'une barbe qui pousse. Ma blonde n'a rien eu à en redire, puisque je n'ai pas de blonde. Je suis puceau.

Oui, et je n'en ai pas honte. Je l'ai même clamé haut et fort dans un discours durant mon cours de Communication orale, donné par Pierre Bourgault. Ce coming out a provoqué un ricanement admiratif chez mon prof et le silence incrédule de mes condisciples.

Les femmes sont pour moi des créatures divines, inatteignables, au savoir absolu et à l'intuition dévastatrice. Je tente tout de même de les draguer, avec de la poésie, des dessins, des subterfuges enfantins. Elles le voient bien, je suis un gamin qui a grandi trop tard, filiforme, osseux, saugrenu d'inexpérience. Je n'ai aucune valeur sensuelle. Je ne suis pas un prétendant.

Pourtant, je crois à un amour fou, salvateur. Je n'en connais pas les gestes et les mots. Spontané, je laisse parler ma tête et mon cœur, en toute transparence. Mais cette candeur désordonnée est mauvaise conseillère. On me fuit. Avec raison.

Mes habits sont en adéquation avec le personnage coloré que je m'efforce de proposer au monde. Des vêtements en toile, achetés à l'Armée du Salut, que j'ai malhabilement trempés dans le Tintex. Pantalons framboise, veste mauve, espadrilles vertes. Le visage de Janine, ma mère, était, lui, cramoisi. Le baril de sa laveuse restera à jamais bourgogne, tirant sur le marron.

J'ai conscience d'être un clown, une bibitte. Mais je crois que mon originalité est fondamentalement séduisante. Jusqu'à maintenant, j'ai attendu, impatientement, celle qui y serait sensible.

En vain.

★

Dans la pochette protectrice que je vais porter des mois dissimulée sous mes vêtements, je glisse une liasse de chèques de voyage. Il y en a pour 2000 dollars. Canadiens, mais tout de même. Pour un gars de vingt ans, c'est un sérieux motton.

Durant les cinq dernières années, en parallèle avec mes études, j'ai été, entre autres, réceptionniste dans un hôpital pour malades chroniques, bédéiste dans un magazine scout et placier pour une comédie musicale érotique. Ces expériences ont été plus enrichissantes humainement que financièrement, mais je suis un

écureuil diligent et persévérant. J'ai mis de côté mes pinottes.

Je vais aussi devoir protéger des convoitises une carte magique, l'Eurail Pass, qui me permettra de prendre n'importe quel train, n'importe où, n'importe quand, durant deux mois. Dans les halls de gare du Vieux Continent, je pourrai consulter les tableaux des départs et choisir ma destination au hasard. Ce sera souvent un trajet nocturne : un aller-retour direct vers une ville pas trop loin, qui me permettra d'économiser le prix d'une place d'auberge.

Je n'ai pas fait d'itinéraire, je vais me laisser guider par ma curiosité. Et par le rêve d'être aimé. Cette femme qui m'est destinée doit bien exister quelque part. Je l'imagine avec des yeux intenses, un esprit vif, un sourire moqueur. Comme Nastassja Kinski, son nom aura plein de «K», de «S», et au moins un «J».

Je ne pars pas à sa recherche. Je vais où elle me trouvera.

★

Dans mon gros sac, aussi, un cahier à dessin, des crayons-feutres, des pastels. Je compte profiter de mon séjour en Europe pour faire des croquis. Et pour laisser voguer mon âme virginale dans de vaporeuses poésies.

Peut-être aurai-je le même succès auprès des filles que mon ami Yves Art. Il a deux ans de plus que moi, c'est un artiste tourmenté et doué, un beau gosse maladivement timide, inconscient de son magnétisme. Au cégep où nous avons étudié en graphisme, des

hordes de soupirantes en poncho se disputaient mon amitié afin de parvenir à l'approcher.

Nous étions censés partir ensemble pour ce grand voyage. Je présumais qu'étant l'aîné, il en serait le capitaine. Peu à peu, j'ai dû me rendre à l'évidence : il tergiversait, reportait sans cesse l'échéance. Il avait peur. Faisant fi de ma déception et de mes propres appréhensions, je me suis résolu à partir seul.

À mon retour, j'emménagerai avec Pipou, le frère cadet d'Yves Art. Il en a marre d'être le coloc de son dadais de frangin, et m'a proposé de devenir son dadais de coloc. Pipou est, lui aussi, un drôle d'oiseau. Pragmatique, ordonné, réservé. Il est étudiant en Arts plastiques, a de longs cheveux blonds et une dégaine à la Jacques Tati.

Nous partageons la même passion pour les randonnées pédestres et les trips de mush. Halluciné, nous avons maintes fois sillonné Montréal durant d'interminables promenades nocturnes, à deviser sur le monde et la menace d'une guerre nucléaire. Les champignons magiques sont devenus atomiques. Par jeu, nous nous imaginions des scénarios apocalyptiques farfelus. Notre paranoïa de carnaval a alimenté mes bandes dessinées. Mon thème de prédilection : l'humanité va disparaître et je vais mourir puceau.

Un matin, après une de nos escapades, j'étais de retour dans mon lit lavallois. Mon long trip était à son déclin. Mes écouteurs sur la tête, je me laissais hypnotiser par Patti Smith.

*Here I go and I don't know why
I spin so ceaselessly
Till I lose my sense of gravity*

Les effets euphorisants de la psilocybine s'étaient évanouis, plus rien n'était drôle et mes pensées s'assombrissaient. Mes prétentions me sont alors apparues avec acuité. J'ai vu ce que j'avais été, ce que j'étais, ce que je désirais être. Le portrait intuitif de ce que serait ma fragile et brève existence sur cette planète s'est offert à ma conscience. Cette révélation n'était ni valorisante, ni rassurante. Mais étrangement, elle m'a plu.

Je n'étais qu'un petit être indistinct qui s'agitait pour rien, spectaculaire dans sa vulnérabilité, perdu au milieu de ses semblables, aux prises avec les défis dérisoires de son quotidien. Mais j'avais aussi la prémonition que ce petit être allait un jour accomplir beaucoup de petites choses. Et qu'il en éprouverait autant de petits bonheurs.

Ça m'avait soulagé de me découvrir si sage. Après cette épiphanie, j'ai commencé à m'approprier. J'ai voulu m'affirmer, m'aimer. Et cette nouvelle image de moi, je l'ai dessinée, photographiée. Je l'ai aussi filmée avec la caméra Super 8 de mon père.

Quelques mois plus tôt, en parallèle de mes explorations capillaires, j'avais tourné, à l'insu de mes proches, un film expérimental intitulé *Tintin au Tibet*. Dans le grand miroir de la salle de bains familiale, je m'étais filmé en train de manipuler des marionnettes représentant des personnages de Hergé.

Étonnamment, cet exercice confus et narcissique avait eu un certain succès. Mon court-métrage avait été présenté au Festival international du film Super 8 de Montréal, dans la compétition collégiale. Puis il avait connu une brillante carrière internationale. D'abord, le festival de Caracas, et puis, ensuite... Non, juste Caracas.

Lorsque je l'avais finalement projeté pour ma famille, mon père s'était vexé. J'avais utilisé son équipement sans sa permission et l'intimité de notre salle de bain avait été exposée à des inconnus, au Venezuela. Mais, derrière ses remontrances, j'avais décelé une lueur de fierté. Bien que conservateur de nature, mon père a toujours cultivé pour le cinéma novateur et contestataire une étrange curiosité.

Ma mère, inquiète, n'avait rien dit. Elle n'en a pas eu besoin. Pour elle, c'est clair. Je suis un drogué, ou un fou, ou les deux.

Elle a raison.

*

Ma personnalité s'inscrit mieux dans l'univers bigarré du module de Communications de l'UQAM. Les marginaux un peu fêlés y sont tolérés.

Durant cette première année d'université, j'ai contribué au journal étudiant, *Le Tracteur*, où j'ai signé des bandes dessinées. J'y faisais parfois apparaître le rédacteur en chef, un gars baveux en jeans disco dont la physiologie rappelle celle du capitaine Crochet. Un personnage typé, aux traits faciles à croquer. Il répond au nom de Guy. En fait, non, Guy ne répond jamais : il réplique.

Durant les réunions de rédaction, nous avons souvent chanté les thèmes musicaux des émissions de télé de notre enfance, accompagnés par la voix de basse de Bruno. Barbu et costaud, il semble être un gars sérieux et réfléchi. Ce n'est qu'une apparence. C'est un clown fini.

Ce déconnage hebdomadaire a été un baume pour moi. C'était une bulle, la seule, où je me sentais utile, à l'aise, accepté. Le reste du temps, j'étais intimidé d'être entouré de gens plus âgés et articulés que moi. Je ne connaissais pas leurs codes.

Exemple : J'ai écrit une lettre d'amour, ponctuée de dessins et de poèmes, à une étudiante de ma classe. De plusieurs années mon aînée, c'est une femme solide, une intellectuelle au sourire narquois, superbe d'érudition et maître en rhétorique. Mauvaise idée. Sa réponse épistolaire, tardive, a été impitoyable. Ma proposition était problématique d'un point de vue tant interpersonnel que politique. Sans comprendre tout le vocabulaire de ma correspondante, j'ai déduit par son ton que ça signifiait « non ».

Les cours théoriques m'indiffèrent. Je ne me suis inscrit qu'aux cours pratiques (photo, son, vidéo) et à ceux qui me semblaient divertissants (dont Initiation au journalisme, avec Pierre Foglia). Je ne veux pas étudier la communication. Je veux communiquer.

Au party de fin de session, André, un étudiant de mon année dont j'ignorais l'existence, s'est révélé à tout le module avec son humour irrésistible et ses mimiques d'animateur de quiz. C'est son groupe psychotronique, les Yellow Frogs, qui animait la soirée. Dans leur répertoire, une chanson faisait un clin d'œil aux années 1960 et aux idylles adolescentes : *Le feu sauvage de l'amour*. Si je me fie aux paroles, je n'étais pas la seule âme éperdue parmi cette gang de pseudo-théoriciens médiatiques. André était peut-être petit de taille, mais il m'était apparu comme un grand sentimental.

Durant le party, quelques étudiantes plus âgées m'avaient généreusement proposé de contribuer à mon dépucelage. Depuis ma révélation dans le cours de Bourgault, ma situation était de notoriété publique, et source d'un grand divertissement pour la communauté. Ne sachant trop si elles me taquinaient, j'avais répondu à leur offre en blaguant.

De toute façon, je n'avais pas la tête à ça. Je me réservais déjà à celle qui m'attend. Là-bas. Ailleurs.

★

Cette année, pourtant, j'en ai eu une, de blonde. Une blonde brune aux yeux noirs, du même âge et sans plus d'expérience que moi. Nous participions tous les deux à des ateliers de théâtre. Elle excellait en tout : chant, danse, comédie, rires nerveux. J'étais envoûté par sa présence. Son regard intense qui, soudain, s'attristait. Son sourire énigmatique. Elle était... habitée. Notre brève relation a été ponctuée de mains nouées, de baisers mouillés et de quelques chastes nuits à la sensualité bancale.

Notre prof, acteur délicieusement conformiste, sorti du garde-robe à la faveur des années 1970, estimait que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Nous ne savions pas aimer et ne pouvions donc nous l'enseigner l'un à l'autre. Il me faisait chier d'avoir raison. Passionné, désireux de m'initier aux classiques, il s'obstinait à me faire jouer des extraits de Racine et de Marivaux, alors que je rêvais d'interpréter du Tremblay, du Ionesco. Néanmoins, j'ai mis tous mes efforts, toute ma concentration, à suivre ses indications.

Rien n'y a fait. Après mes scènes, tout le groupe éclatait de rire. Un jour, découragé, le prof m'a lancé : « Tu n'es qu'un cabotin. » Il avait raison, encore. Mais sa remarque dédaigneuse a sonné à mes oreilles comme un compliment. Non. Une révélation. Je suis un cabotin.

★

Je fourre dans mon sac à dos la cape imperméable qui me servira de tapis de sol, le drap d'auberge de jeunesse qui me servira de sac de couchage, et le volumineux et pesantissime guide *Let's Go Europe* qui ne me servira à absolument rien.

Mon billet de la Sabena et quelques francs belges dans ma ceinture secrète, je chausse mes énormes bottines de randonnée Gorilla et prends la route pour... la voiture de mon père. Mon geôlier m'a offert le transport jusqu'à Mirabel. Magnanime, je lui ai accordé ce plaisir. Mais attention, ce sera la dernière fois. Je quitte à tout jamais sa maison.

À moi le monde.

L'initiation

J'ai dû rêver trop fort

ALAIN BASHUNG

Lorraine, mai 1981

«Eur'tenez-moâ!!!»

Banane à la Dick Rivers pendouillant sur son nez ensanglanté, le loubard postillonne. Les veines de son cou vibrent comme des cordes de Fender. Dans son poing gauche, il tient par le goulot la bouteille de mousseux qu'il vient de fracasser sur une table.

Deux de ses acolytes le retiennent théâtralement par le perfecto. Un apprenti agriculteur à la carrure bovine lui fait face dans cette arène improvisée. Sa chemise pastel (celle qu'il porte à la messe) est déchirée et trempée de sueur. De jeunes finissants de son école forment un cercle pour le protéger. Au milieu de la mêlée, le proviseur (stature à la John Cleese) et le gendarme (un rondouillard, à la Jacques Villeret) tentent de tenir les belligérants à distance. Bienvenue au bal du lycée agricole de Bouzonville!

L'orchestre s'est tu. Dommage, il est très bon. Depuis le début de la soirée, il alterne avec brio les succès, tous

genres confondus. De *Fade to Grey* à *La danse des canards*. Les lumières sont allumées. Derrière les tables et les chaises renversées, la Marguerite et sa bande me tiennent à l'écart, le temps que se calment les esprits. Hilare et incrédule, imbibé de mousseux, j'observe la scène comme au spectacle. Je n'ai pas conscience du danger.

Au début des hostilités, quand un des pugilistes a atterri sur la table voisine après un vol plané, je n'ai même pas réagi. Je suis resté assis sagement, aux premières loges. Je me suis cru dans une case de Lucky Luke : « Eh, les gars, une bagarre ! » Mon cerveau abêti a fini par décoder la précarité de ma situation : les dialogues, style *Rififi chez les bouseux*, sont ridicules, mais un coup de poing me serait aussi préjudiciable qu'à Laval.

Depuis mon atterrissage à Bruxelles il y a quelques semaines, je suis en apprentissage de la réalité, dans un état de grâce permanent. Et ce soir, dans cette petite commune de Lorraine, la réalité est spectaculaire. Mais la plupart du temps, elle est assez similaire à celle de mon vécu de banlieue. Dans ma naïveté, je m'étais imaginé une expérience exotique totale, où je serais constamment dépaysé, même dans les détails les plus anodins. Par exemple, ouvrir une porte. Oui je sais, c'est nono, mais pour vrai, j'avais présumé qu'ouvrir une porte, à l'étranger, ce serait autre chose.

Les portes françaises m'interpellent. Leurs serrures, leurs poignées, leurs charnières ne me sont pas familières. Mais elles ont la même fonction que chez moi, j'éprouve les mêmes sensations à les ouvrir, à les franchir, à les refermer. Je ne suis pas chez moi. Je ne me sens pas comme chez moi. Pourtant, ce que je trouve

ici est analogue. Étrange. Pour mes hôtes, c'est sans doute différent. Accueillir chez soi un lévrier canadien habillé comme un clown qui photographie les portes, les bibelots du salon et les appareils électroménagers, ça ne doit pas être très rassurant.

Dans la salle communale, les loubards ont effectué leur retraite, menaçant l'assemblée d'une terrible vendetta. Personne n'a envie de reprendre la fête. Les finissants soignent leurs bobos tandis que les musiciens rangent leurs instruments. Tout le monde met la main à la pâte pour redresser les tables, balayer sommairement les débris. Il est temps, pour la Marguerite et moi, de rentrer à Valmunster.

Situé non loin de Bouzonville, le hameau compte soixante habitants. Le seul établissement public est le bureau de poste. C'est ici qu'atterrissent mes lettres, rédigées sur du papier bleu avion, depuis trois ans. La Marguerite est ma correspondante. Notre relation épistolaire est strictement amicale depuis que nous avons échangé nos photos. Nous ne sommes pas le genre l'un de l'autre. Pas grave, on s'aime bien. Son prénom, c'est Marguerite. Mais dans la vie on l'appelle «la Marguerite». Et comme beaucoup de locaux, elle parle d'elle-même à la troisième personne.

LA MARGUERITE

Lâ Mârguerite vâ vouâr les moûtons. Tu vâs âvec ?

EUL'YVES
Quossé ?

La Marguerite habite une maison de ferme à la configuration labyrinthique. Son architecte devait ignorer la notion même de corridor. C'est un réseau de pièces, de portes et d'escaliers qui se succèdent sur deux étages sans logique apparente. Durant la guerre, un officier allemand avait réquisitionné une section de la bâtisse. À son insu, on hébergeait un membre de la Résistance dans l'aile opposée. À la Libération, toute l'héroïque famille avait été décorée.

Il y a quelques jours, le petit clan était réuni au salon pour l'annonce des résultats de l'élection présidentielle. La télé française avait utilisé un procédé original pour dévoiler le visage du gagnant : le balayage électronique descendant. Au début de l'animation nous est apparu un crâne dégarni qui aurait pu être celui de Giscard, président en poste et candidat de la droite centriste. Mais une fois rendu aux sourcils diaboliques, il n'y avait plus de doute.

FAMILLE DE LA MARGUERITE

Eul' Mitterrând!!!!

Paniqués, ces fervents partisans du RPR de Chirac étaient convaincus que leur élevage serait transformé illico en kolkhoze stalinien. Le lendemain, pourtant, la petite exploitation artisanale était toujours paisible et maîtresse de son destin.

Puisqu'on m'hébergeait, me nourrissait et me faisait visiter la région avec tant de dévouement, je tenais à participer aux travaux. À contrecœur, la famille m'a finalement confié une tâche : berger. Ça tombait bien,

j'adorais imiter le bêlement des moutons. Je trouvais ces animaux charmants. Les laisser brouter puis les ramener dans leur enclos serait facile et bucolique. Et, contrairement à mes hôtes qui les traitaient rudement, je veillerais sur eux avec tendresse.

J'ai bientôt fait une amère découverte. Le mouton n'est pas épais que de sa toison. Ce mammifère grégaire a une grande disposition à suivre ses semblables, peu importe la pertinence de leur comportement. Par exemple, s'empêtrer à répétition dans une clôture barbelée.

Démêler vingt moutons, quand leur laine est bien pognée dans du fil rouillé, tout en empêchant leurs congénères de les rejoindre, est une activité qui a vite eu raison de ma compassion pastorale. Rien ne change, rien ne s'incrute jamais dans leur délicieuse cervelle. Ils se précipitent deux fois par jour dans le même piège, spontanément, puis protestent, incroyables, quand ils se retrouvent prisonniers. « Ah, woups, que vient-il donc de m'arriver ? » gémissent-ils en chœur.

Le leader de la bande est un vieux mottoneux, têtu et profondément masochiste. Il prend plaisir à refuser d'avancer. Au milieu de la route, il s'arc-boute, la croupe frémissante d'anticipation, en attente d'un bon coup de botte de caoutchouc. Une fois que celui-ci lui a été administré, il bêle de plaisir, avance de quelques pas, puis attend le prochain, pervers et obstiné. Au bout de quelques épisodes, des fantasmes inspirés du football américain me sont venus à l'esprit. Je m'imaginai le rapatrier à la ferme d'un spectaculaire botté de dégagement.

La Marguerite a eu pitié de moi et m'a assigné un emploi plus approprié à mes compétences québécoises : pelleter. Pelleter quoi ? Du fumier. Lequel ? Celui qui recouvre le plancher de l'étable. Voilà bien longtemps qu'il n'a pas été décrotté, et plusieurs strates se sont accumulées sur les pavés. La croûte du dessous semble dater de quelques siècles. La sectionner avec une binette, la détacher à la bêche, puis l'empiler à la pelle dans une brouette pour la transporter à l'extérieur m'a demandé d'énormes efforts, récompensés par l'odeur exquise des gaz médiévaux qui s'en dégageaient.

Autre bénéfice, j'ai pris du muscle. Le lendemain du bal de Bouzonville, malgré toutes les bulles ingurgitées la veille, eul'Yves se lève, fringant et robuste. Il quitte Valmunster, le hameau de La Marguerite, le cœur et le sac à dos légers. Ses cinquante litres de bagages sont désormais un fêtu de paille pour sa carcasse noueuse.

Le camp d'entraînement est terminé, il est temps de passer aux choses sérieuses. La Marguerite *va avec* pour lui dire au revoir à la gare, même s'il *sent un drôle de goût*.

★

Paris, juin 1981

À mon arrivée, la Ville Lumière était en liesse pour le couronnement d'eul'Mitterrand. Je n'avais jamais vu autant de monde ; un flot grouillant et constant de fêtards emplissait les avenues. Une procession monstrueuse, entre Woodstock et un tableau de Brueghel.

Voir tant de tronches inconnues grimaçant de joie m'a d'abord dérouté. Mais je me suis vite joint au cortège, en espérant qu'il n'irait pas s'empêtrer dans une clôture barbelée.

Cette ferveur collective m'a rappelé nos espoirs de 1976, tués dans l'œuf lors du référendum de l'an dernier. J'ai eu l'intuition que ces célébrations seraient, elles aussi, de courte durée.

Deux semaines plus tard, les rues sont presque vides. Les parisiens sont en vacances. Moi, je me suis attelé à la tâche. Au milieu du salon de l'appartement où je loge, je transpose sur papier les péripéties de mon séjour parisien. L'épisode sur lequel je planche a eu lieu quelques jours plus tôt, dans les bureaux d'un éditeur...

À la réception, j'attends. Surgit Gotlib.

Je suis surpris de découvrir que le créateur de la mythique *Rubrique-à-Brac* est tout petit. Moi assis sur mon banc, lui debout, nous avons la même taille. Pourtant, lorsqu'il se met en scène dans ses bédés, il est imposant, dominateur, vaniteux. Avec des années de retard, je comprends enfin le gag. Son *alter ego* est un monument d'autodérision. Ce type est un génie.

— Bonjour... marmonne-t-il en rougissant.

Mon Dieu, Gotlib m'adresse la parole! C'est l'occasion inespérée de faire connaissance avec mon idole. Je veux lui poser mille questions, lui manifester mon admiration, lui dire à quel point son œuvre m'a accompagné, comment elle a forgé mon sens de l'humour. Je synthétise habilement ma pensée et les élans de mon cœur:

— B'jour...

Souriant, le Yoda de la bédé disparaît derrière une porte. Je me demande aussitôt si je viens de rêver.

Sur la deuxième planche du récit de mon aventure parisienne, cette scène occupe les huitième et neuvième cases. C'est cette visite impromptue aux Éditions Audie, la maison de *Fluide Glacial*, qui a déclenché le projet. J'y étais débarqué sans m'annoncer, espérant pouvoir visiter les lieux et, qui sait, rencontrer des dessinateurs au travail.

Alerté par la réceptionniste, Jacques Diamant, le rédacteur en chef de mon magazine préféré, fait son apparition à la troisième planche. Amusé par ce jeune Canadien en bottillons d'alpiniste, il m'avise que le deux-pièces cuisine qui sert de bureaux à *Fluide Glacial* n'est pas ouvert aux visiteurs. Les collaborateurs du journal travaillent de chez eux. La présence de Gotlib, ce jour-là, était fortuite et reliée à la gestion de l'entreprise. Ne voulant pas passer pour ce que je suis, c'est-à-dire un plouc, je lui révèle modestement la folle raison de ma visite : proposer des dessins.

— Ah... mais voilà qui change tout !

Ragaillardi, je sors mon cahier de croquis.

— Ah ça... non.

Voilà qui rechange tout. La politique de la maison est de n'accepter que des propositions prêtes à être publiées. On laisse ses planches achevées dans un portfolio et, une semaine plus tard, on est avisé de la décision de la rédaction.

Je n'avais emporté dans mes bagages aucune de mes planches réalisées au Québec. Et de toute façon, qu'est-ce que *Fluide* ferait de ces bédés destinées aux barbus branchés de l'UQAM, ou aux scouts boutonneux de

Ville d'Anjou ? Fidèle à mon caractère, c'est-à-dire de façon confuse et irréfléchie, j'ai annoncé à Diament que j'allais créer du matériel tout neuf, ici même, à Paris, et le lui soumettre.

C'est ce que j'ai commencé à faire dès mon retour à l'appartement de Catherine et Christian, à Boulogne-Billancourt, sur le plancher du salon. C'est un couple de copains d'une amie de mon beau-frère, qui m'a accueilli à bras ouverts malgré ces trois degrés de séparation. Ils m'ont prêté une clé, que j'utilise à ma guise. Sympathiques et rigolos, ils s'amuse de mon parcours. Leurs visages ébahis, au petit-déjeuner, alors qu'ils ne m'ont pas entendu rentrer la veille :

— Et alors, où étais-tu, hier ?

— En Belgique.

Grâce à mon Eurail Pass, je suis un vrai ver à soie. En perpétuel mouvement, je fais des allers-retours surprenants, qui leur font porter un nouveau regard sur la proximité de leurs voisins. Sans cesse divertis, ils m'appuient dans mes audaces, même les plus puériles. Catherine, pétillante trentenaire au verbe vif, et Christian, moustachu chevelu dans la quarantaine, sont ma famille d'adoption. Dans leur bande de copains, je suis devenu une mascotte. À l'apéro ou dans les fêtes, je brille par mon absence totale d'élégance et de sophistication. On se paie ma tête à propos de ma garde-robe, mais les vannes sont pleines d'autodérision. C'est qu'il y a dix ans, tout ce beau monde faisait ses achats aux puces de Montreuil.

C'est dans cet environnement libre et enjoué que je me suis mis au travail avec du matériel acheté chez

Gibert Joseph. Aujourd'hui, je termine les six courtes histoires que j'ai conçues et mises en images sur une douzaine de planches. J'y raconte mes péripéties parisiennes en me mettant en scène, comme dans les bédés que je publiais dans *Le Tracteur*. Mon style, inspiré de Reiser et de Goossens, est plus fouillis que fouillé. Ça tombe bien. Avec des délais de création aussi courts, je n'ai pas le temps de trop peaufiner. Plus tard dans la journée, je dois laisser mon portfolio tout neuf, vert marbré, à la réception des Éditions Audie. Je croise les doigts.

J'adore cette ville. Je la sillonne en métro au gré de ma fantaisie, émergeant je ne sais où, à la recherche de je ne sais quoi, ou qui. Je tourne en rond dans tous les arrondissements, en orbite autour d'une station, puis d'une autre, puis d'une autre. Une sonde sans mission, captant l'air du temps. J'aime aussi faire de longues promenades depuis Boulogne jusqu'au pont Mirabeau (sous lequel coule-la-Seine-et-nos-amours-faut-il-qu'il-m'ensouviennela-joie-venait-toujours-après-la-peine). Je le traverse sans peine, moi, j'ai le cœur joyeux.

Mais tout n'est pas parfait. Dans une autre de mes histoires dessinées, mon *alter ego* se confie sur ses tentatives de drague. À la différence des Québécoises, qui me considèrent peu, les Parisiennes, elles, ne me considèrent pas. Au mieux, je suis perçu comme un clodo juvénile à l'accent pittoresque. Au pire, je suis une chose repoussante qui émet des sons irritants. C'est clair, celle qui doit me trouver ne se trouve pas ici. Paris, je dois te quitter.

Laval, avril 1981. Dans sa chambre d'ado attardé, un jeune homme aux allures de lévrier afghan remplit son gros sac à dos beige. Il s'apprête à partir à la découverte du monde.

Éveil des sens, aspirations bédéistiques et cinématographiques, débuts de Rock et Belles Oreilles, vie de tournée, mésaventures amoureuses, rencontres, deuils, grandes amitiés... Dans un récit sensible et drôle, Yves P Pelletier, voyageur invétéré, met sa jeunesse à plat et son âme à nu.

Yves P Pelletier est réalisateur, acteur, scénariste et humoriste. Il est membre de RBO depuis 1981. Auteur du roman graphique *Valentin* (dessins de Pascal Girard) et du recueil de bédé *Le pouvoir de l'amour* (dessins d'Iris Boudreau), parus à la Pastèque, il signe avec *Déboussolé* son premier récit personnel.

